

OH BONNE- MAIRE !

CHRISTINE BRETON

RÉCIT ÉLECTORAL

(R)APPEL
28 JUIN



éditions
commune

PRÉSENTATIONS

Je suis Marseille et je ne suis pas une ville,
je m'adresse à vous qui vivez là en 2020,
je suis Marseille, ce bloc de temps frustré aimé des jeunes arrivants.

Dans la bonne humeur de ce tract, je me suis travestie
en inspecteur fureteur, en vivante poète des guerres de religion,
en créatures non-humaines et en Vieille irascible,
pour faire peur à la scribe de mes récits !

Mon vague cousin nommé Suffrage,
avec qui vous avez rendez-vous le 15 mars 2020,
je l'ai remonté des profondeurs de langues mémorielles
vers le tremblement de vos mains électorales...

J'ai enfermé dans les remparts l'Évêque, le Vicomte, les Consuls,
derrière un port sans remparts.

J'ai rasé la ville baroque, celle de la révolution ouvrière de 1848.
J'ai dévoré 200 000 habitants avec le port et l'industrie après 1945.
Vos 25 ans de maire indigne perpétuent ces effondrements muets,
ce peuple démolé.

J'ai découpé des camps extra-territoriaux ou communautaires,
des vides de temps au quartier Michel au Grand-Arénas ou à Oddo.
L'héritière de votre maire perpétue déjà ces vides inhospitaliers
en expulsions, chambres d'hôtels ou résidences fermées.

Je ne suis pas ville mais Terre Adjacente « du Saint-Empire Romain Germanique »
ou « du Comté de Provence » ...
Ça dépend !

700 ans de majuscules divisées depuis 1983
en 8 mairies de secteurs, sans pouvoir.
Quoi de mieux pour se faire oublier sur les marges,
vivre paisible dans les confins !

**Je suis terre et sous-terraine,
de la grotte Cosquer au sud à celles de l'Estaque au nord,
je suis une étendue nostalgique de son littoral et de son delta,
disparus sous la mer quand le niveau des eaux est monté de 20 mètres...
Ça se compte en millions d'années !**

**Je suis un amphithéâtre de roches blanches,
déguisé en découpe institutionnelle.**

Je suis un texte.

**Dans les vides de temps, dans les vides de ville, gît le vide de maire.
Oh, bonne mère !**

MEURTRE À LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE

(RÉCIT D'EFFONDREMENT)

ÉTÉ 2018

L'inspecteur Max Detlef ne peut dormir. Il tourne dans son lit et ce n'est pas à cause de la canicule. La découverte qu'il vient de faire en est la cause. Sidéré, il voit se connecter les pièces du puzzle, les étages les plus sombres de son enquête en cours. Il se relève et une fois de plus va consulter l'ouvrage ouvert sur sa table de cuisine. Il sort une bouteille d'eau gazeuse du frigo.

L'inspecteur Max Detlef s'est endormi. Il dort profondément et pour cause : il est mort et bien mort, raide et froid. Son corps a été découvert ce matin dans le système de climatisation de la grande bibliothèque.

« La Chose est passée à l'acte... » La jeune bibliothécaire est tétanisée, elle vient de voir le corps de l'inspecteur porté par ses collègues de la police criminelle. Elle a eu le temps d'apercevoir d'étranges blessures sur son corps. Elle tremble de peur. Elle sait. Elle se tait pourtant quand ils l'interrogent.

Petit courage, elle retourne à son poste au troisième étage sans ascenseur et sans raison. En grim pant les étages elle voit par les baies vitrées dans les rues alentour les conséquences du drame. Toute l'installation électrique de la bibliothèque a sauté et le choc a détruit aussi les transfos du quartier Belsunce. Les chaînes du froid ont été brisées. Les épiceries et les restaurants voisins jettent leurs réserves décongelées. Un incendie s'est déclaré et un jeune homme, migrant terrorisé, s'est jeté par la fenêtre de l'hôtel Sainte-Marie juste à côté. Elle entend partout les sirènes et se recroqueville.

Là-haut, elle retrouve ses souvenirs. Elle repense à l'étrange amitié qui l'avait liée depuis quelques semaines au duo improbable formé par le vieux Detlef et Sophie sa jeune collègue. Tous deux savaient écouter avec attention les récits qu'elle leur faisait de la vie quotidienne dans la bibliothèque. Detlef entendait quelque chose derrière ses détails et dans ses presque-rien, il entendait dans ces couloirs le mal absolu qui avançait, la mort par sabotage lent. Il avait osé partager avec elle ses

propres hypothèses pour l'encourager à parler, à dire l'indicible, elle lui répondait que les détails, ce n'est pas important.

Maintenant elle regrette et comprend son erreur et celle de ses collègues bibliothécaires. Leurs colères et leurs grèves, leurs abandons des contenus et leurs préférences pour l'action socio-culturelle « Matuvu », leurs locations de l'auditorium, qui échappait à sa fonction publique, leurs fermetures des étages, là où sont les livres, leurs départs en vacances comme une délivrance, leur laisser-aller face à l'injustice visible et leurs petites lâchetés quotidiennes, tout cela avait alimenté le mal. La bibliothèque des livres et des savoirs n'existait plus, les lecteurs et lectrices avaient disparu, les portes étaient fermées, ne restaient que les consommateurs dans le hall du rez-de-chaussée, là où les livres se vendaient en solde. Plus rien n'avait de sens maintenant, il était trop tard et « la Chose était passée à l'acte ».

Sophie, la collègue de Detlef, lui a laissé un message. Elle l'attend en bas et insiste pour qu'elle ne rentre pas seule chez elle. Pour la décider Sophie doit lui rappeler les discussions, tous les trois chez Detlef, quand ils parlaient d'Hanna Arendt, quand ils analysaient les étapes de la banalisation du mal.

Sophie souffre, elle revoit Detlef, il lui manque viscéralement. Pour les nécessités de leur enquête ils avaient vite élargi leur analyse aux musées municipaux qui semblaient vivre une situation similaire. Les deux policiers savaient pousser avec affection la bibliothécaire dans ses retranchements pour lui faire préciser et décrire le moindre détail de son travail. Elle leur racontait alors, non sans humour, ses journées et les gros hommes sales qui la dégoûtaient, ceux qui devaient faire vivre les corps intermédiaires, leurs syndicats, leur bien commun, leur dernière porte de sortie qui se refermait à toute allure sur les appétits individuels des employés. Tout devenait sécuritaire. Le cercle totalitaire se bouclait sur les uniformes de sécurité; la société privée et les pompiers « défendaient » le public. Un renversement qu'on ne voit pas venir, dont on a le lourd pressentiment dans un « savoir non encore conscient », écrivait Ernst Bloch en 1926.

Sophie la regarde arriver. Il ne reste plus grand chose de la jolie brunette au visage carré, à la voix chaude. Elle, si fragile, est maintenant cassée. Elles décident d'aller chez Detlef; Sophie a la clef. En chemin, la bibliothécaire raconte le dernier épisode. Comment elle avait découvert

l'ouvrage dans un coin perdu du Fonds patrimonial et comment elle avait téléphoné aussitôt à Detlef. Il avait tremblé d'impatience. Elle avait sorti l'ouvrage sur sa propre carte, une imprudence qui avait certainement mis l'assassin sur la trace. Dans la cuisine chez Detlef, elles trouvent la bouteille d'eau gazeuse et l'ouvrage, toujours ouvert à la page qui documente l'action de l'argent américain. Comment la CIA (services secrets américains) avait infiltré les syndicats du port de Marseille dès 1940. Comment CGT et FO avait précipité la casse du port et de l'administration, inéluctablement. À côté était ouvert un autre livre. Detlef avait fait immédiatement le rapport avec Walter Benjamin. Dans *Rastelli raconte* il avait trouvé une nouvelle, courte comme l'évidence. Ouverte en miroir à la page 53, *Le Voyage de la Mascotte* racontait l'art d'un provocateur payé par l'armateur du navire pour saboter une grève attendue en la faisant attendre indéfiniment. Voilà qui dessinait implicitement le processus qui a été suivi pour saboter la bibliothèque municipale, qui coule, maintenant, sans secours possible.

Naufrage du sens et *dés-institution* de l'usage public, seules restent la façade et les ruines d'espaces symboliques qui autrefois fondaient la Ville et ses citoyens.

L'assassin n'a même plus besoin d'effacer ses traces.

ÉTÉ 1940

L'inspecteur Max Detlef avait l'habitude de raconter son « Songe ». En été 1940, deux livres inconnus lui avaient parlé dans l'épaisseur de la canicule. Ces livres avaient été les fondateurs de sa vocation, il les relisait souvent et les transmettait ainsi :

– « Je la vois si bien, installée par terre, entre deux valises, dans un couloir des bureaux de la revue *Les Cahiers du Sud*. Je la vois si concentrée. Elle ne fait pas cas des allers et venues souvent hystériques de tous les chemins de l'exode qui transitent autour d'elle. Elle écrit. De temps en temps un jeune homme la rejoint, elle change de cahier et ils traduisent ensemble les grandes épopées de la tradition sanscrit ; si René Daumal est familier de ces textes, elle, en découvre la langue en la traduisant. Elle est philosophe, elle est en train d'écrire sa *Note sur la suppression générale des partis politiques*. Un texte splendide, ramassé et limpide, qu'André Breton

fera connaître en 1950 : «Un réquisitoire, sans appel possible, contre le crime de démission de l'esprit qu'entraîne le mode de fonctionnement des partis». Nous commençons à peine à imaginer le continent que la «suppression générale des partis» peut ouvrir. Elle s'appelle Simone Weil, elle va mourir d'épuisement trois ans plus tard en Angleterre.

Dans un autre couloir de la même revue passe un homme sans âge. Il s'en va vers la mort avec ses *Thèses sur le concept d'histoire* dans la sacoche. Même inachevées, ses thèses bouleversent le temps long du politique, elles sont une sévère critique d'une écriture de l'histoire empathique envers les vainqueurs. Walter Benjamin est souvent venu à Marseille depuis 1924; il en a dessiné l'implicite beauté en dix «images de pensée» comme autant de coups de foudre; des textes percutant sur la tristesse des murs et la marche, du port vers le nord. Pour lui, Marseille n'est pas une ville mais «un port littéralement». Impossible d'oublier ce que ces deux philosophes ont trouvé ici, dans les conditions extrêmes de la guerre et de l'exode.

Nous reste l'os de leur engagement.»

POÈTES SOUVERAINES

(RÉCIT COMMUNARD)

JE ME NOMME MARSEILLE

Deux des trois Consuls gouverneurs me portaient dans leurs bras, lors de mon baptême à l'église Saint-Martin. Ils étaient mes parrains et représentaient Marseille; ils m'ont transmis son nom. Cette ancienne tradition permettait au Consul en exercice d'élargir sa clientèle et aux familles immigrées de s'enraciner. C'était le 6 janvier 1577, disent les registres de la vieille paroisse médiévale.

C'est ma grand-mère paternelle, Anne de Casaulx, qui a eu l'idée de ce nom. Quelques mois avant ma naissance, mes parents se mariaient secrètement en Bretagne. Mon père y faisait le corsaire sur une *Galère du Roy* et ma mère y était exilée suite au scandale à la *Cour du Roy* : maîtresse d'Henri III, elle avait ridiculisé la Reine... Le sang des guerres de religion, des crimes d'honneur ou des hors-la-loi gouvernait alors.

Lorsque j'ai reçu l'eau, je n'ai pas hérité d'un prénom familial mais j'ai été jetée dans la généalogie maritime!

MON NOM EST INSCRIT À LA RENCONTRE D'ÉROS ET DE THANATOS

Née en 1577, dit le poète Pierre Paul, en 1550, disent ceux qui me font disparaître en me confondant, dès la naissance, avec ma mère Renée de Rieux. Philippe d'Altovitis, mon père, neveu de Charles de Casaulx, profita de ses faveurs : il fut nommé Consul et siégea à l'assemblée des États de Provence au début du mois de juin 1586. Il y représentait *Marseille Terre Adjacente du Saint-Empire Romain Germanique*. C'était notre vieux statut médiéval, conservé jusqu'à la Révolution. Il allégeait les impôts et assurait une part d'autonomie, mais surtout il perpétuait dans nos traditions la figure sans âge de Frédéric II, inventeur du premier état séculier, roi de Sicile et de Jérusalem, empereur et *père de son peuple*. L'histoire officielle ne retient de mon père que son duel avec le gouverneur de Provence, demi-frère du roi, ce même début juin 1586! Ils s'entretuèrent et ma mère renia le nom d'Altovitis dans son premier testament. Le sang, encore.

MA PREMIÈRE PRÉSENTATION TYPOGRAPHIQUE

Je me nomme Marseille et je ne suis pas une ville. Je suis poète et je chante *trobar*. C'est mon *tropos*, ma manière d'être. Je préfère m'incarner en fictions et chansons mémorisées, même si le futur les oublie ! Seuls deux de mes poèmes sont parvenus jusqu'à vous. L'un a été cité par Chateaubriand, bien plus tard, et l'autre se trouve en page 33 du premier livre imprimé municipal daté de 1595, au temps de mon grand-oncle Charles de Casaulx, qui s'était proclamé Premier Consul à vie.

Dans ce premier livre public, on ne trouve Marseille ni sur la couverture ni sur la page de titre, mais en petits caractères dans la dédicace et la localisation de l'imprimeur, Pierre Mascaron. Le livre est marqué du blason de Marseille, qui semble erroné : le champs d'argent est bien blanc mais la croix d'azur qui devrait être faite de hachures horizontales pour dire son bleu est restée blanche. Cette croix blanche n'est pas une erreur. Elle est le signe de ralliement des ligueurs, les catholiques radicaux en lutte contre le pouvoir royal et le protestantisme. Mon grand-oncle était bien chef d'une « République ligueuse catholique »...

Dès sa première présentation typographique, Marseille disparaît dans le vide de la page et laisse la place aux poètes ! Heureusement, mon poème porte mon prénom en haut de page comme un titre. Il chante Marseille en grands caractères !

AU PLUS PRÈS, AU PLUS LOIN

Il a paru bien tard, ce premier livre imprimé institutionnel ! Paris avait créé son imprimerie en 1470, Lyon en 1473, Avignon en 1497, Aix-en-Provence en 1572 et Marseille en... 1595. Les premiers caractères d'imprimerie furent gravés pour quelques rares passeports ou formulaires administratifs car tous les engagements officiels ou commerciaux de l'activité portuaire restaient majoritairement oraux ou écrits à la main. Le premier livre public pouvait donc être donné à la poésie.

Il est bilingue, en occitan et en français. Pour ma part, je livre mon *Ode* en français. Il est déjà renaissant et encore médiéval. Renaissant, il est consacré à l'œuvre du poète Bellaud de la Bellaudière mais il est en fait « armoire » d'autres poètes, comme un « chansonnier » médiéval.

Bi-lingue, bi-temporel, à tous les niveaux le livre municipal est aussi la scène paradoxale de la guerre civile que nous vivons. Bellaud est protestant, ses poèmes sont arrachés aux prisons de Moulins puis d'Aix. Le

commanditaire du livre, mon parent Charles de Casaulx, est catholique, mais surtout il est *Tyran de Marseille*, dans la continuité du *Tyran sicilien*, il incarne Justice et Paix. Comme le grenier à sel, la monnaie, les archives ou la cour souveraine de justice, le livre est né de sa volonté.

Il a régné cinq années en imitant Frédéric II, puis fut assassiné. Derrière ces meurtres gît aussi un plus vieux conflit florentin qui opposait les banquiers Médicis et Altovitis.

J'incarne ces temps européens de bascule et de paradoxes.

Ils agissent encore quand vous dites Marseille.

AU JARDIN DU ROY

Je me souviens très bien du 15 avril 1597. Nous habitons parfois la *Maison* ou le *Jardin du Roy* face à face sur les quais du port. Nous partageons ce double bien royal avec les gouverneurs de Provence quand ils sont à Marseille. Pourtant je lui préfère notre maison familiale du vieux quartier de Saint-Martin dont j'aime les vies populaires et aristocratiques emmêlées. Au *Jardin du Roy*, ma mère organise des fêtes et des jeux. C'est ainsi que se mesurent les fortunes de Marseille. La sienne est la plus importante fortune féminine. Elle fait partie des négociants aristocrates, elle investit dans le négoce lointain et la quatrième compagnie du corail, celle de Tunis. Elle est toujours femme d'influence du clan de la Reine Catherine de Médicis.

Moi, j'ai été inventée par vos historiens comme son récit inversé. J'anime des cercles de poésie, chantée, dansée ou écrite, les pieds dans l'eau sale du port. Thomas Platter le jeune, en route pour la faculté de médecine de Montpellier, s'arrête et décrit notre fête pour le carnaval de février 1597. J'y apparais en robe de drap d'or ; à moins que ce ne soit ma mère ou ma sœur. Il est un peu confus. Mais oublions ces fastes. Ce matin d'avril, donc, je porte mon *Ode*, imprimée dans ce premier livre municipal né de la guerre civile et religieuse qui s'achève. Je l'apporte à François Savary de Brèves, l'ambassadeur, qui s'embarque pour Constantinople. Le livre et mon poème vont voyager avec les débuts de sa *Typographia Savariana*, des caractères typographiques gravés de l'arabe ou de l'araméen, fabriqués pour les traductions qu'il diffuse à Rome. Marseille et ses savoirs partent à la conquête du Grand-Est, portés par des caractères typographiques sculptés en langues inconnues et une fiction poétique.

Voilà comment le monde et l'imaginaire s'ouvrent ici !

MORT D'UNE MÉTAPHORE

Il y a une belle unanimité à me faire disparaître en 1606 dans la plus grande pauvreté. C'est la même date que vos historiens utilisent pour faire mourir ma mère au sommet de sa fortune. La tradition de nos deux figures inversées continue et pourtant ma mère, Renée de Rieux, est toujours vivante, elle signe même des documents en 1623 ! L'un de vos historiens aurait-il laissé un message codé que d'autres ont décliné sans vérifier ? Il s'est amusé à me raconter de dizaine en dizaine : de 1576 ma naissance, à 1586 le duel meurtrier de mon père, à 1596 l'assassinat de Casaulx mon grand-oncle. Je devais donc mourir en 1606, comme en 1666 le chiffre du diable fait mourir Marseille dans le projet urbain du roi Louis XIV. Le beau triangle maritime tendu vers les lointains devient alors une ville carrée, idiote, un embellissement répressif. La tradition orale marseillaise m'aurait-elle créée pour se souvenir et ne jamais laisser gagner l'oubli collectif ? En 1606, donc, je ne suis pas morte. Mais à cette date se clôt le grand voyage de Savary de Brèves. Il vient de passer trois années de découvertes et de contrats autour de la Méditerranée, il arrive à Marseille en héros.

Partie avec lui et complice de son périple, je ne suis pas revenue en 1606. Je me suis installée à Cyrène, sur la côte africaine, pour une fiction sans retour. J'y continue mes recherches sur les chrétiens ariens de Marseille et les Celtes Galates que j'ai retrouvés dans la bibliothèque du *Grand Seigneur* d'Istanbul...

DEUX POÈTES SOUVERAINES ET COMMUNARDES

Je suis Marseille comme *la bonne Louise* est Paris. Sous nos prénoms se cache la tradition médiévale de Bonne Ville. Un statut oublié, autonome, cristallisant les désirs d'émancipation collectifs. La Commune de Paris a perpétué Louise Michel comme Marseille baroque m'a inventée. Nous le payons cher, car métamorphosées en *vierge rouge* pour elle et en troubadour pour moi, nous y avons perdu nos corps. Nous avons été désésexualisées, sans descendance ni plaisir possibles et nous voilà liées aux destructions massives urbaines. À Marseille, toute l'architecture gardant les traces artistiques de la Bonne Ville a été détruite par les édiles. Finies les formes dans lesquelles s'emmêlent à égalité les règnes végétal, animal et humain ! Restent deux atlantes hors les murs et des grottes de rocailles dans les bastides du terroir. En rasant mon église

Saint-Martin, Marseille a fait disparaître sa puissance baroque et avec elle sa Vieille-Ville. Vous n'avez aujourd'hui qu'une ennuyeuse ville commerciale néo-bourgeoise à offrir aux touristes. Pourtant Marseille si grotesque émerge lentement dans votre 2020, là où les catégories se dissolvent dans les préoccupations holistiques et écologiques. Qui racontera cela gagnera l'élection baroque de 2020.

LES INSTITUTIONS HUMAINES

Mythes, religions, langues ou systèmes juridico-politiques, elles fondent le sujet dans le récit social. Elles évoluent et disparaissent. Est-ce le bi-linguisme de mon premier livre qui vous semble impensable en 2020? L'unification de la langue par l'État a-t-elle fait taire vos utopies patrimoniales? Vous vivez là; vous subissez l'âge du tout gestionnaire, celui du meurtre sans douleur du sujet, «la liquidation de la construction humaine sous la forme d'une désinstitution de masse», dit Pierre Legendre.

La casse de l'usine comme de la terre a rompu vos généalogies sociales, familiales ou individuelles. Vous ne faites plus institution, vous n'avez plus de mots communs pour vous raconter. Enfer des 200 000 fantômes sortis tout droit de la casse industrielle et coloniale et qui vous appellent : quel récit allez-vous en faire? Mais vous savez aussi que dans tout vide généalogique s'invente l'indissociable collage social, une colle qui permet l'émancipation des exils pétris de généalogies déchirées... comme dans ce moment de fondation que j'ai vécu le 22 août 1593. Mon cousin Fabio (de Casaulx) et moi-même Marseille (d'Altovitis), deux réprouvés aux noms de famille tachés de sang, nous étions parrain et marraine d'un jeune homme qui savait traverser les religions musulmane et chrétienne... Il a pris nos deux prénoms et a réinventé sa généalogie.

Il se nomme Faby Marseilh, peut-être descendez-vous de lui?

MARSEILLE, UN VIDE DE VILLE, UN VIDE DE MAIRE

(RÉCIT BAROQUE)

LA RENCONTRE

Ce jour-là, j'étais à Casablanca... Au détour d'une rue j'ai entendu chanter. Un chant et un luth comme un appel, comme une certitude, une reconnaissance dans une langue inconnue. Sans vergogne j'ai franchi la porte cochère. Dans une banale cour intérieure bétonnée, assise sur une chaise en plastique blanc, une vieille femme chantait ou plutôt décryptait une partition. Je me suis assise pour lui tenir ses feuillets mal reliés. J'avais toujours en tête le rap sourd que toute la ville chante en ce moment *Marseille-Casablanca-passeports*, je le laissais se mêler à la musique que la vieille faisait naître. J'étais heureuse, profondément. Je comprenais le secret : Marseille n'a jamais été une ville, juste un vide de ville. Le lieu de toutes les fondations, une réserve de futur, une colonie aussi.

Feuille après feuille, notes et mots déroulaient leur flot que je viens de retranscrire, bien imparfaitement, dans l'urgence de l'élection municipale. Une élection qui ne ressemblera pas aux autres, à toutes celles d'avant le « 5-11-18 ».

LES VIVANTS NON-HUMAINS S'ÉMANCIPENT

C'était l'hiver, la nuit du 4 novembre 2018.

Depuis quelques semaines, les bruits, frottements et grognements du vivant n'étaient plus les mêmes. Une sorte de silence, de suspension, s'était établie comme avant l'orage. J'en avais peu conscience mais le trouble ne me quittait plus. Je sais maintenant que dans le silence de tous les vivants non-humains de Marseille un complot se tramait. Ils se réunissaient, se liguait, s'activaient dans la nuit, et, au matin du 5, une maison de la pente de Noailles s'est écroulée sur elle-même, ou plutôt une ruine volontairement fabriquée par les humains a décidé d'en finir avec elle-même. Elle gisait en tas, entraînant la maison voisine et avec elle, huit humains.

Plantes pionnières poussant dans les angles.

Poutres retrouvant leur force et leur mémoire d'arbres.

Plâtres depuis longtemps revenus à la pierre calcaire.
Tuiles se souvenant de la carrière d'argile de Saint-André et tous ses ouvriers.
Rats, punaises et chats grignotant les dernières liaisons.
Tout le peuple de la ruine avait décidé d'arrêter le mensonge de façade.
Il ne voulait plus faire semblant d'être une maison.
Il voulait crier la honte et alerter du danger bien plus grand qui courait sur toutes les pentes de la ville abandonnée à l'incurie humaine.
C'était comme un suicide collectif, comme la mort des éléphants.

En bas de la pente qui venait de glisser, le petit fleuve côtier sous la Canebière était en crue. Il pleuvait depuis quatre jours, il commençait à déborder. Les humains ne voyaient toujours pas ce qui se passait sous les croûtes de ciment et de goudron. Elles aussi retournaient lentement à leurs généalogies fossiles. La dernière barrière face à la montée des eaux craquait lentement. Partout les non-humains qui font la ville se révoltaient en un geste définitif et grandiose. Ils avaient compris ce que la raison humaine ne concevait pas. Leur énergie réflexe les avait arrachés à la peur, une peur sourde que leur instinct avait captée, l'odeur du danger, le déséquilibre du vivant qui s'installait, le temps qui s'emballait. Voilà comment les murs ont compris avant les humains. Le miroir s'est levé brutalement, l'étendue du désastre administratif s'est vue. Il concerne directement près de 4000 humains à ce jour, ils sont locataires ou propriétaires, ils sont délogés de divers quartiers, victimes des avis de péril, la principale mesure prise après le « 5-11-18 ». Est-ce une ouverture de parapluie ou bien un plan de « reconstructions modernes » en phase finale ? C'est ainsi que s'emboîtent deux réalités invraisemblables : le vide de ville institué et le vide de maire pour la gouverner.

CHANSON DE RUE

Un maire idéal serait donc un vivant non-humain ?
Issu du peuple de la ruine, il serait un maire de Marseille
La ville où les murs comprennent avant leurs habitants

*Tutti : Quand les murs s'écroulent
ne pouvant plus accepter le mensonge de façade
les vivants non-humains sont obligés d'agir*

Considérons un maire idéal qui serait un arbre
Un arbre issu du peuple des arbres de la ville
L'intelligence des arbres ferait ville et déploierait nos neurones

Existe-t-il ailleurs un maire non-humain, un maire de fiction ?
Non dans les faits, mais il peut exister partout un idéal de maire
Il parlerait la langue de tous les vivants non-humains peuplant sa ville

Il parlerait chat, rat ou punaise de lit
Il parlerait platane ou herbes folles
Il parlerait pierres et argiles, ciel et planètes

*Tutti : Quand les murs s'écroulent
ne pouvant plus accepter le mensonge de façade
les humains se nouent alors à la vie*

Dans les faits, vous êtes de bonne volonté et vivant
Et pourtant vous n'êtes ni votant, ni candidat
sur aucune des listes de meilleurs

À l'inverse, vous êtes sur une liste de votants,
et pourtant, très en colère, vous vous abstenez
ou vous exercez votre droit de suffrage en blanc

Vous entrez dans la fiction de maire
Vous vous obligez à remonter à la source du vivant,
au sens premier du droit de suffrage, et c'est loin !

*Tutti : Quand les murs s'écroulent
ne pouvant plus accepter le mensonge de façade
apparaît Suffrage au loin*

LE CRI DU PLATANE, ACTE FONDATEUR

Nous, les platanes, étions à bout de patience, au bord de la crise de nerfs
et vous savez à quel point l'énervement c'est vite dangereux pour des
platanes urbains tels que nous ! Nous étions à l'été 2019. Après un quart
de siècle d'une gestion municipale qui n'en finissait plus de broyer la

vie, j'ai alors crié en pleine canicule : ça suffit ! La bande son s'est alors figée et les passants avec : j'avais parlé et en plus, en langue humaine. Comment avais-je pu en arriver là ?

Il y avait la douceur des matins dans l'odeur du café de la voisine du premier étage de la haute tour, nos dialogues sans réponse, chacun dans sa langue, ça aide à comprendre. Il y avait la colère dans notre espace de platanes, zone abandonnée, sol cabossé, troué, remonté le long de nos troncs jusqu'à l'asphyxie. Il y avait les pauvres palmiers agonisant dans des pots de béton, les circulations humaines rompues par les masses commerciales, une sorte de punition collective, la rupture des continuités temporelles, le temps de la fondation antique disparu dans sa propre monstration. Il y avait les locations de logements fragmentés, les habitants sous pression foncière, la consommation et le décor pour touristes, parfois appelé centre-ville.

À Marseille, lorsque les humains ne sont plus à la hauteur, c'est nous les non-humains qui prenons le pouvoir pour sauver la ville et la vie. Alors, les maisons peuvent se rebeller, s'écrouler et les vivants, comme nous les arbres, nous pouvons nous laisser mourir. Alors, commencent les grandes épidémies du malheur. Mon cri de platane s'est transformé en récit, en épopée de tous les vivants marseillais. Je me souviens qu'un humain avait dit un jour : « L'Homme est la Nature prenant conscience d'elle-même ». Il s'appelait Elisée Reclus, il était géographe. Nous, les platanes, savons cela depuis longtemps.

EFFONDREMENT INTÉRIEUR, MENSONGE DE FAÇADE

Une nuit, j'ai entendu rêver Marseille et j'ai pris note.

Je suis là, au niveau d'altitude zéro sous la corniche, au kilomètre zéro à l'angle sud-est du vieux rempart, qui mesurent toutes les routes et tous les sommets. Je suis là, au temps zéro, juste avant de redevenir vivante. Partir de zéro rend visible toute ma surface symbolique effondrée. Un spectacle terrible par le nombre et par la méthode mensongère utilisée durant 25 ans. Tout est en place mais plus rien de ce qui vivait n'existe. Réveillés de ce village Potemkine, tout alla très vite pour tous les habitants qui faisaient semblant de dormir. Enfin, le message des non-humains leur était compréhensible : ils avaient fait tomber un des

décors municipaux dans la pente de Noailles. Toutes et tous ont alors lentement repris le chemin de la rue et de la politique en écoutant les arbres et les légendes urbaines. Ils y sont à présent, la liberté revit face à l'obligation de revendication dans laquelle tout avait dérivé. Finis les vieux slogans des politiques culturelles. Partout les mots affluent, se mélangent, se font musicales. Le socle est vide, image de réalité zéro, le tapis réel a été retiré de dessous les pieds. Tout est potentiellement prêt à disparaître. Je les entends, dit-elle : « Nous n'avons rien, nous pouvons tout ». Fin des façades.

L'ENJEU DE MORT, DIALOGUE

Pas de panique, dit la Vieille toujours installée sur son siège de plastique blanc dans la cour bétonnée, je vous parle simplement de tout pouvoir puisant sa puissance de fascination dans l'enjeu de mort. C'est le tiroir secret de votre bulletin de vote municipal. « Pouvoir de tout exiger, voilà l'essence des prérogatives du pouvoir politique », vous disent Legendre et Kantorowicz. Exiger de « mourir pour la patrie », c'est fonder cette même patrie. Je comprends que vos mains tremblent quand vous allez exercer votre droit de suffrage : élire celles ou ceux qui peuvent exiger votre mort !

– Nous, habitants là, avons déjà surnommé Eskaton, celui de la fin du monde, le technicien qui, sous prétexte d'aménagements urbains, ne fait que poursuivre le rêve mortifère de Marseille se détruisant elle-même depuis la révolte ouvrière de 1848. Avec mépris et passe-droits, celui-là n'a reçu aucun suffrage !

– Voilà bien arrivé votre temps du tout gestionnaire, de l'urgence inventée pour ne pas faire, de l'homme instrumentalisé par ses propres instruments.

– Si Marseille n'est pas une ville, mais « un port littéralement » comme l'écrit Walter Benjamin en 1926, il y a peut-être là un autre pouvoir d'habiter ? Mais avec quelles institutions ? Celles de l'État gestionnaire ou celles d'un port de croisières ?

– Pourtant, souffle la Vieille, il existe ailleurs un chemin, il s'ouvre au niveau zéro de l'enjeu de mort. De l'autre côté du fleuve côtier en crue,

au point zéro de la mer et des routes vers Rome ou Aix, nous, gens, animaux et végétaux du marécage, savons qu'il existait un gué pour rejoindre la grande pente de Noailles. Nous avons passé ce gué fait de branches de pins et d'amphores en terre cuite. Ils en formaient le socle antique. Nous avons refait circuler les flux d'eau, retrouvé le thalweg, l'éponge première, le lieu sacré où se mêlent eaux douces et eaux salées. Nous avons ré-ouvert les étiers, les canaux de notre expérience, là. Nous avons pu rejoindre les humains de la pente de Noailles et du plateau de la Plaine et reconstituer ensemble notre géographie commune sédimentée. Ensemble, pétrifiés, effrayés, hallucinés par la réalité du tout vivant urbain en danger, nous faisons naître un maire de ce sacrifice ; un maire issu des non-humains qui ont su donner l'alerte du 5 novembre ; nous reconstituons notre généalogie animale, minérale et végétale.

– Un maire ?

– Oui, un truc, qui serait comme un arbre ou une plante, qui ont eu le courage d'attaquer la ruine première ; nous scellerons ensuite notre pacte avec vous vivant là ; vous pouvez retourner au vivant, établir la « Nouvelle-Marseille », la ville des vivants. La ville holistique contextuée se fonde ainsi.

– Il se trouve qu'en ce même moment, nous, les humains, organisons deux événements : une élection municipale et une exposition internationale d'art contemporain, commençons par animer l'une pour l'autre et inversement...

MON COUSIN SUFFRAGE

C'est loin... Vous êtes encore très loin ; ça traverse la perte, les fauves, les cyclones. À l'arrivée, à la source, réapparaît la Vieille, encore plus vieille. Il était temps ! Elle me dit :

– Toi, la scribe pourquoi avoir écrit « vous » juste au moment où apparaît Suffrage ? Là, tu as atteint le réflexe primitif ; es-tu en campagne ?

– Tu as un peu raison ; prise dans mon rythme, j'ai frôlé le contresens ; je te rassure, je ne suis pas en campagne pour un suffrage !

– Alors pars autrement ; juste ce que tu vis et sais faire ; tes deux pieds pour penser ; un espace où tu habites, Marseille-Belsunce ; un quartier à l'intérieur des anciens remparts et une unité de temps qui serait ce maire idéal face à ces « vous » qui sont sensés et qui sont tes lectrices et lecteurs.

– Je hurle : Mais t'es où ? Déjà disparue cette vieille impertinente... et, qui c'est, cette nouvelle, là ? D'accord, au bord des sources, il y a toujours des nymphes très jeunes et très belles, mais là...

La nymphe, très belle et très jeune, finit d'apparaître.

– Tu cherches Suffrage ? Je peux te raconter son histoire, je l'ai connu dans le temps. Assieds-toi, c'est un peu long ! D'abord il faut te faire à l'idée que Suffrage est double. Il a un nom en deux parties, comme deux noms. Au début, il avait un surnom, « su », qui venait de « sub », ce que vous prononcez « sous » ; ou de « sur », dessus ; ou de « sus », plus haut. Pas facile de comprendre pourquoi nous l'avions affublé de ce surnom qui sonnait comme un cri, un bruit, quand il brisait tout sur son passage. Quand il passait par dessous, en sous-terrain, en sous-marin. Quand nous le retrouvions au fond des choses et même au fond des mots que nous utilisions. Il soumettait tout et criait « sus à l'ennemi » ou bien « zou » en marseillais. Et puis nos vieux Indo-européens nous ont raconté comment, pour l'attraper, ils lui avaient inventé, au bord du fleuve Indus, un frère, un contraire, un complément qui permettait de le canaliser dans une paire. Elle se disait en sanscrit « upa » et « upari », en grec « hypo » et « hyper », en gothique « uf » et « ufar » et en latin « sub » et « super ». Depuis ce temps-là, le monde a un dessus et un dessous !

– Ne vas pas trop vite... Tu veux dire que « su » participait à la création du monde ? Si tu veux bien, raconte-moi la suite.

– Son nom est venu lentement en gardant « su » et le bruit de tout ce qu'il brisait. Dans notre temps grec, nous déclinions « fragor » et à force de parler, de glisser les sons, à votre temps, vous héritez de tous les mots en « frag » comme fragile et fragment, ou en « frac » comme fracture et fraction, ou à la dérive comme frayeur. Tu connais cette sensation de briser, inventer, créer. Tu sais entendre la voix de la brisure qui partage

sa racine indo-européenne, «BhREG» avec l'anglais *break*/brisé, du tennis aux colloques ou avec l'allemand *brekan*/brèche. Des paramécies aux choses, des faits aux espaces et aux temps, tout se «frage» pour exister, se re-produire.

– Face à ce puzzle pullulant et fragmentaire, sais-tu comment vous avez collé les deux parties de «su-frage»? Je comprends «nau-frage», la brisure du «naut», le bateau, mais «su-frage», la brisure du «sub», du dessous du monde? C'est un peu abstrait et peu factuel, à moins que cette brisure du dessous permette de tout faire surgir?

La nymphe très belle et très jeune dit :

– Tu es sur la bonne voie mais écoute plus encore la musique des mots. Le collage, c'est le mystère. Tu connais «su-frage» car nous l'avons laissé dans les anciens usages de votre religion et de votre droit en *suffragium*. Tu vois, même ta machine ne veut pas l'écrire, elle vient d'écrire *suffragist*, c'est drôle non? Le détour par *suffragium* et les mots du moyen âge s'impose. Vous disiez ainsi le soutien, l'aide et même la province ecclésiastique ou bien l'intercession d'un saint auprès de Dieu. La prière d'un entre-deux, dans la verticale du pouvoir et par glissement une prestation en nature; tu vois que vos détournements d'argent public datent! Le verbe voulait dire : voter pour soutenir une candidature, et son contraire existait, *refrageri* : voter contre. Vous ne dites plus «refrage» mais frein.

– Les préfixes refaisaient la paire et le droit de suffrage prenait forme double! Mais comment avons-nous glissé de soutien et intercession à vote?

– Vos savants veulent croire qu'au temps des Grecs le vote existait. Rien n'est moins sûr. Ils décrivent ce qu'ils appellent vote par la brisure d'un fragment de poterie. La voix de la brisure amplifiée par l'acclamation bruyante créait la frayeur sacrée. Ce sens et cette poterie ont été copiés lors des mystères divins comme à Éleusis mais ce n'est pas *su-frage*. Garde l'inconnu ouvert sur les voix de la brisure et du dessous, et tu le verras lentement apparaître ou plutôt tu entendas sa multitude. Le sens poétique de son nom pourra, un jour peut-être, s'entendre? Il vous faudra sortir de la verticale factuelle du pouvoir.

– Mais tu finis en queue de poisson! Et voilà, elle a plongé, l'eau se referme et moi, la scribe, j'ai rangé mon stylo...

Dans tous les bruissements de l'air
cachée derrière le droit de suffrage
la source secrète se mit à raconter

Il y a des millions de fourmis sous mes pieds
il y a des millions d'étoiles sur ma tête
il y a des millions d'humains sur ma terre

Je ne suis pas seule ni unique
il y a des milliards de déchets mis en orbite autour de la terre
il n'y a plus de place pour un unique là-haut

Je vois des âmes vaillantes qui brisent leurs certitudes
pour ne pas renoncer à leur propre souveraineté
elles refusent d'exercer leur droit de suffrage
elles n'abdiqueront pas
et défendront leurs intérêts par la coopération

Elles ont peut-être raison
je vais leur inventer un réseau d'eaux convergeant
il y aura des affluents des mers souterraines,
des méandres et des deltas

C'est plus joyeux, dit le géographe Élisée Reclus
c'est plus vivant, dit la poète Louise Michel
c'est plus architecturé, dit le peintre Gustave Courbet.

FINIS.



Christine Breton est conservateur honoraire du patrimoine et docteur en histoire. Elle cherche, depuis les *Récits d'hospitalité*, histoire renversée des Quartiers nord de Marseille, une écriture de l'histoire capable de restituer collectivement et économiquement les savoirs des vaincus ou les traditions orales toujours vivantes, en passant par la fiction et les codes du récit de voyage ou de l'archéologie vécue. La force émotive reste le moteur de son écriture.

OH BONNE MAIRE !

RÉCIT ÉLECTORAL

Texte Christine Breton

Mise en page Martine Derain

Illustration *Les Songes drolatiques de Pantagruel*, François Desprez, 1565

MERCI À

Martine Derain, plus qu'éditrice

Martin Clément, le noctambule

Pierre Legendre et Frédéric II,

l'empereur

Aux équipes des bibliothèques et

archives à Marseille

À *Trois jours d'engatse* qui racontait déjà tout cela en 1994

À Agnès Jouanaud

À Hôtel du Nord, Manifesta et

Mohamed Fariji

Et à toutes et tous les fadas de politique.

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

RÉCITS D'HOSPITALITÉ

Pour la coopérative Hôtel du Nord / 2010-2014

N°1 AU RAVIN DE LA VISTE

Avec Hervé Paraponaris

N°2 LA VILLE PERCHÉE

Avec Martine Derain & Zohra Adda Attou

N° SPÉCIAL LE LIVRE DU RUISSEAU

Avec Philippe Mioche / Arnavant

N°3 IMAGINE UN DÉSERT !

Avec Valérie Jouve

N°4 SOUS L'ÉTOILE

Avec Giuseppe Caccavale

N°5 PORTES SUBLIMES ET JARDINS-POÈMES

Featuring Akhenaton

N°6 ZONE ARRIÈRE-PORTUAIRE

Avec Dalila Mahdjoub

N°7 PETITS FRONTS DE GUERRE SOCIALE

Avec Vous qui marchez

COLLECTION DE L'ORPAILLEUSE

N°2 CELLE QUI MÈNE LES FLEUVES

VERS LA MER

Christine Breton / 2015

N°5 ROMILLA

Avec Dalila Mahdjoub / 2018

MAIS DE QUOI ONT-ILS EU SI PEUR ?

Walter Benjamin, Ernst Bloch et Siegfried Kracauer à Marseille le 8 septembre 1926

Avec Sylvain Maestraggi / 2016

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Sur les presses de CCI Marseille
en 1000 exemplaires / février 2020
ISBN 979-10-91248-19-8 / Prix : 2 €

**JE SUIS SCRIBE DE MARSEILLE DANS CE RÉCIT BAROQUE, QUI LA
DIFFRACTE EN INSPECTEUR FURETEUR, EN POÈTES INCONTRÔLABLES OU
NON-HUMAINS MULTIPLES.**

**C'EST UN RÉCIT POUR EN APPELER À NOTRE CAPACITÉ D'HABITANTS LÀ,
EXPRESSION DE L'ARTICLE PREMIER DE NOTRE CONSTITUTION :
« LA FRANCE EST UNE RÉPUBLIQUE INDIVISIBLE, LAÏQUE, DÉMOCRATIQUE
ET SOCIALE ».**

ET RAPPELER QUE VOTER, ÇA PEUT ÊTRE JUBILATOIRE !

CHRISTINE BRETON

